

BACCALAUREAT GENERAL

EPREUVE ANTICIPEE DE FRANÇAIS

SERIE L

SESSION 2007

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

OBJET D'ETUDE : le biographique

CORPUS

Texte A : François-René de Chateaubriand (1768 -1848), *Mémoires d'outre-tombe*, 1849

Texte B : George Sand (1804 -1876), *Histoire de ma vie*, 1876

Texte C : Colette (1873 -1954), *Journal à rebours*, 1941

Texte D : Jean-Paul Sartre (1905 -1980), *Les Mots*, 1964

Le candidat lira le corpus, traitera la question, puis choisira l'un des trois travaux d'écriture. Toutes les réponses devront être rédigées et organisées.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages numérotées 1/6, 2/6, 3/6, 4/6, 5/6, 6/6.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Texte A

Au début de ses mémoires, Chateaubriand évoque les souvenirs de son enfance et de son adolescence passées dans le cadre du château familial de Combourg.

PREMIER SOUFFLE DE LA MUSE

1 La vie que nous menions à Combourg, ma sœur et moi, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère. Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail¹, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, ~~7~~ purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Ce fut dans une de ces promenades, que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela. » Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles² ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose ; M. de Fontanes³ prétendait que j'avais reçu les deux instruments.

~~10~~ Ce talent que me promettait l'amitié, s'est-il jamais levé pour moi ? Que de ~~17~~ choses j'ai vainement attendues ! (...)

15

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Livre III, 1849

1 - Mail : *allée bordée d'arbres.*

2 - Idylles : *petits poèmes sur le thème de la nature et de l'amour.*

3 - M. de Fontanes : *poète et ami de Chateaubriand.*

Texte B

1 Que ce soit éducation, insufflation¹ ou prédisposition, il est certain que l'amour du roman s'empara de moi passionnément avant que j'eusse fini d'apprendre à lire. Voici comment : je ne comprenais pas encore la lecture des contes de fées, les mots imprimés, même dans le style le plus élémentaire, ne m'offraient pas grand sens, et c'est par le récit
5 que j'arrivais à comprendre ce qu'on m'avait fait lire. De mon propre mouvement, je ne lisais pas, j'étais paresseuse par nature et n'ai pu me vaincre qu'avec de grands efforts. Je ne cherchais dans les livres que les images ; mais tout ce que j'apprenais par les yeux et par les oreilles entraînait en ébullition dans ma petite tête, et j'y rêvais au point de perdre souvent la notion de la réalité et du milieu où je me trouvais.

10 Comme j'avais eu longtemps la manie de jouer au poêle avec le feu, ma mère, qui n'avait pas de servante et que je vois toujours occupée à coudre, ou à soigner le pot-au-feu, ne pouvait se débarrasser de moi qu'en me retenant souvent dans la prison qu'elle m'avait inventée, à savoir, quatre chaises avec une chaufferette² sans feu au milieu, pour
15 m'asseoir quand je serais fatiguée, car nous n'avions pas le luxe d'un coussin. C'étaient des chaises garnies en paille, et je m'évertuais à les dégarnir avec mes ongles ; il faut croire qu'on les avait sacrifiées à mon usage. Je me rappelle que j'étais encore si petite que pour me livrer à cet amusement j'étais obligée de monter sur la chaufferette ; alors je pouvais appuyer mes coudes sur les sièges, et je jouais des griffes avec une patience miraculeuse ; mais, tout en cédant ainsi au besoin d'occuper mes mains, besoin qui m'est
20 toujours resté, je ne pensais nullement à la paille des chaises ; je composais à haute voix d'interminables contes que ma mère appelait mes romans. Je n'ai aucun souvenir de ces plaisantes compositions, ma mère m'en a parlé mille fois et longtemps avant que j'eusse la pensée d'écrire. Elle les déclarait souverainement ennuyeuses, à cause de leur longueur et du développement que je donnais aux digressions. C'est un défaut que j'ai
25 bien conservé, à ce qu'on dit ; car, pour moi, j'avoue que je me rends peu compte de ce que je fais, et que j'ai aujourd'hui, tout comme à quatre ans, un laisser-aller invincible dans ce genre de création.

Il paraît que mes histoires étaient une sorte de pastiche de tout ce dont ma petite
30 cervelle était obsédée. Il y avait toujours un canevas dans le goût des contes de fées, et pour personnages principaux, une bonne fée, un bon prince et une belle princesse. Il y avait peu de méchants êtres, et jamais de grands malheurs. Tout s'arrangeait sous l'influence d'une pensée riante et optimiste comme l'enfance. Ce qu'il y avait de curieux, c'était la durée de ces histoires et une sorte de suite, car j'en reprenais le fil là où il avait été interrompu la veille. Peut-être ma mère, écoutant machinalement et comme malgré
35 elle ces longues divagations, m'aidait-elle à son insu à m'y retrouver. Ma tante se souvient aussi de ces histoires et s'égaye à ce souvenir. Elle se rappelle m'avoir dit souvent : « Eh bien, Aurore³, est-ce que ton prince n'est pas encore sorti de la forêt ? Ta princesse aura-t-elle bientôt fini de mettre sa robe à queue et sa couronne d'or ? - Laisse-la tranquille, disait ma mère, je ne peux travailler en repos que quand elle commence ses
40 romans entre quatre chaises. »

George Sand, *Histoire de ma vie*, deuxième partie, chapitre XI, 1876

1 - Insufflation : fait de communiquer par le souffle.

2 - Chaufferette : boîte à couvercle percé de trous dans laquelle on met de la cendre chaude pour se chauffer les pieds.

3 - Aurore : Aurore Dupin, nom de naissance de George Sand.

Texte C

1 Dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire. Non, je ne
me suis pas levée la nuit en cachette pour écrire des vers au crayon sur
le couvercle d'une boîte à chaussures ! Non, je n'ai pas jeté au vent
d'ouest et au clair de lune des paroles inspirées ! Non, je n'ai pas eu 19
5 ou 20 pour un devoir de style, entre douze et quinze ans ! Car je sentais,
chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne pas
écrire. Je n'ai jamais envoyé, à un écrivain connu, des essais qui
promettaient un joli talent d'amateur ; pourtant, aujourd'hui, tout le monde
le fait, puisque je ne cesse de recevoir des manuscrits. J'étais donc bien
10 la seule de mon espèce, la seule mise au monde pour ne pas écrire.
Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation littéraire !
Mon enfance, ma libre et solitaire adolescence, toutes deux préservées
du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de
diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se
15 palpe et se respire. Déserts limités, et sans périls ; empreintes, sur la
neige, de l'oiseau et du lièvre ; étangs couverts de glace, ou voilés de
chaudes brumes d'été ; assurément vous me donnâtes autant de joies
que j'en pouvais contenir. Dois-je nommer mon école une école ? Non,
mais une sorte de rude paradis où des anges ébouriffés cassaient du
20 bois, le matin, pour allumer le poêle, et mangeaient, en guise de manne
céleste¹, d'épaisses tartines de haricots rouges, cuits dans la sauce au
vin, étalés sur le pain gris que pétrissaient les fermières... Point de
chemin de fer dans mon pays natal, point d'électricité, point de collège
proche, ni de grande ville. Dans ma famille, point d'argent, mais des
25 livres. Point de cadeaux, mais de la tendresse. Point de confort, mais la
liberté. Aucune voix n'emprunta le son du vent pour me glisser avec un
petit souffle froid, dans l'oreille, le conseil d'écrire, et d'écrire encore, de
ternir, en écrivant, ma bondissante ou tranquille perception de l'univers
vivant...

Colette, *Journal à rebours*, 1941

1 - Manne céleste : dans la Bible, nourriture miraculeuse envoyée par Dieu aux Hébreux dans le désert.

Texte D

Jean-Paul Sartre, orphelin de père, a été élevé par sa mère Anne-Marie et par ses grands-parents maternels, Charles et Louise Schweitzer. Dans Les Mots, il relate son enfance.

1 Au début de l'été nous partions pour Arcachon, les deux
femmes et moi, avant que mon grand-père eût terminé ses cours. Il
nous écrivait trois fois la semaine : deux pages pour Louise, un post-
scriptum pour Anne-Marie, pour moi toute une lettre en vers. Pour me
5 faire mieux goûter mon bonheur ma mère apprit et m'enseigna les
règles de la prosodie¹. Quelqu'un me surprit à gribouiller une réponse
versifiée, on me pressa de l'achever, on m'y aida. Quand les deux
femmes envoyèrent la lettre, elles rirent aux larmes en pensant à la
stupeur du destinataire. Par retour du courrier je reçus un poème à ma
10 gloire ; j'y répondis par un poème. L'habitude était prise, le grand-père
et son petit-fils s'étaient unis par un lien nouveau ; ils se parlaient,
comme les Indiens, comme les maquereaux² de Montmartre, dans une
langue interdite aux femmes. On m'offrit un dictionnaire de rimes, je me
fis versificateur : j'écrivais des madrigaux³ pour Vévé, une petite fille
15 blonde qui ne quittait pas sa chaise longue et qui devait mourir
quelques années plus tard. La petite fille s'en foutait : c'était un ange ;
mais l'admiration d'un large public me consolait de cette indifférence.
J'ai retrouvé quelques-uns de ces poèmes. Tous les enfants ont du
génie, sauf Minou Drouet⁴, a dit Cocteau en 1955. En 1912, ils en
20 avaient tous sauf moi : j'écrivais par singerie, par cérémonie, pour faire
la grande personne : j'écrivais surtout parce que j'étais le petit-fils de
Charles Schweitzer. On me donna les fables de La Fontaine ; elles me
déplurent : l'auteur en prenait à son aise ; je décidai de les récrire en
alexandrins. L'entreprise dépassait mes forces et je crus remarquer
25 qu'elle faisait sourire : ce fut ma dernière expérience poétique. Mais
j'étais lancé : je passai des vers à la prose et n'eus pas la moindre
peine à réinventer par écrit les aventures passionnantes que je lisais
dans *Cri-Cri*⁵.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, 1964, deuxième partie, « Ecrire »

1 - Prosodie : règles d'écriture de la poésie, versification.

2 - Maquereaux : se dit familièrement des hommes qui exploitent des prostituées.

3 - Madrigaux : poèmes galants.

4 - Minou Drouet : fillette célèbre pour ses poèmes dans les années 50. Le poète Jean Cocteau ne croyait pas à son génie, car il soupçonnait la mère adoptive de l'enfant d'écrire les poèmes à sa place.

5 - Cri-Cri : journal illustré pour enfants des années 1920-1930.

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)

Pour quelles raisons ces quatre auteurs sont-ils devenus écrivains ?
Justifiez votre réponse en vous appuyant sur les textes du corpus.

II – Vous traiterez ensuite l'un des trois sujets suivants (16 points)

1 - Commentaire :

Vous ferez le commentaire du texte de Colette (Texte C).

2 - Dissertation :

Les auteurs n'écrivent-ils leur autobiographie que pour expliquer ce qu'ils sont devenus ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur des exemples précis pris dans le corpus et dans les œuvres que vous avez lues ou étudiées en classe.

3 - Ecriture d'invention :

Devant les succès littéraires de George Sand, sa tante lui écrit. Elle revient sur les faits évoqués dans cette page d'*Histoire de ma vie*, en donne sa propre version et y ajoute quelques souvenirs personnels.